



La clef du bonheur

Chemseddoha Boraki

« Ecris...ça fait cinq ans que tu es à l'école...écris donc...
Au nom d'Allah, l'Unique, le Tout Puissant... »

Debout devant la petite table de la cuisine, Habiba dictait. La petite fille, assise, écrivait. A la fin de cet exercice non programmé dans l'emploi du temps de la fillette, la mère prit le papier, endossa sa djellaba, poussa sa fille vers la porte de sortie qu'elle ferma à grand bruit signifiant par là au père qui essayait de calmer sa mère dans une chambre de l'étage, qu'elles étaient allées chez le fqih du quartier comme il le lui avait ordonné.

Dans la rue, la mère prit la main de sa fille et se mit à courir tout en riant de joie et de bonheur. La nuit était froide mais claire. La fraîcheur de cette nuit hivernale excitait la jeune femme qui se mit à courir avec sa fille. Arrivées devant une porte cochère, elles s'arrêtèrent, hésitèrent un moment puis repartirent dans leur course effrénée. La rencontre d'un chat noir les décida enfin à revenir sur leurs pas et à rentrer chez elles.

Avant d'enlever sa djellaba, Habiba passa dans la chambre de sa belle-mère, donna un petit bout de papier à son mari et sortit. La fillette vit comment son père prit le papier sur lequel elle avait griffonné quelques versets du Coran, le saupoudra de sel, l'enroula dans un tissu blanc et le déposa sous l'oreiller de sa mère qui finit par s'endormir paisiblement.

En bordant sa fille, Habiba chuchota dans l'oreille de celle-ci :

- Chaque fois qu'il me demandera d'aller lui chercher un talisman chez le fqih, tu écriras quelque chose sur une feuille et nous nous promènerons et... Tu as compris ?

La petite fille venait surtout de comprendre que les mots peuvent agir indépendamment d'elle.

- Bahia, prends ce livre, et lis moi ce qu'il dit, dit Habiba à sa fille.

C'était un vieux manuscrit jauni par les ans. Après deux journées de pénibles efforts à déchiffrer cette écriture d'un autre âge, Bahia expliqua à sa mère que grâce à ce livre, il était possible d'interpréter les signes, de chasser le mauvais œil, de soumettre les insoumis, de séparer ceux que l'amour avait unis, de guérir de la stérilité et d'emprisonner la chance. Heureuse de sa découverte et fière de sa fille, elle serra cette dernière dans ses bras et le livre dans un coffret qu'elle cacha au fond de son armoire décrétant que le temps n'était pas encore venu pour encombrer la tête de la fillette avec des secrets aussi lourds. Bahia sut alors que les mots peuvent être inaccessibles.

Quand Bahia promit à sa jeune voisine d'écrire pour elle une lettre à son amoureux, elle puisa dans des poèmes appris en classe, des mots qu'elle jugeait doux grâce à leur sonorité. Elle se creusa la tête pour forger des images idylliques et tenta de soumettre l'écrit à une cadence harmonieuse. Elle déversa dans cet écrit tout ce qu'elle aimait : les vagues de la mer caressant sa

peau, la danse lente des arbres, l'odeur enivrante des fleurs, surtout celle des œillets que son père avait l'habitude d'offrir à sa mère chaque dimanche. Dans les chants d'Abdelawahab qui hantaient la demeure de ses parents, elle puisa toute la clarté d'un sentiment qu'elle jugeait magnifique. Comme une héroïne de films égyptiens, elle écrivait doucement, lentement, pour ne pas éveiller les mauvais sentiments. Ainsi pensait-elle. Son père, mis au courant de cette aventure par *son petit doigt* ne put croire que toute cette magie amoureuse fût l'artifice d'une imagination précoce. Il frappa la fillette de toutes ses forces et la menaça de l'enfermer à la maison puisque l'école ne lui apprenait qu'à se dévergondner. Et Bahia comprit que les mots peuvent être dangereux.

Des mots qui peuvent agir. Qui peuvent devenir inaccessibles. Qui peuvent provoquer le danger et la menace. Qui peuvent également créer la joie et le bonheur quand fixant du regard la trace d'un coup sur sa peau, Bahia devint princesse victime d'un rapt par des pirates sans foi ni loi et qu'elle finit par vaincre grâce à son courage et à la magie de ses mots. Elle vivait, à sa guise, dans les forêts ou sur les mers. Elle pouvait, selon son humeur, conquérir l'espace ou plonger au fond des océans. Elle apprit à aimer, à haïr, à tuer, à donner vie. Elle apprit à vivre en toute liberté dans des contrées inconnues. Elle sut qu'elle pouvait échapper au cloître auquel son père la forçait durant les vacances scolaires, en créant son monde à elle. Une fois ses tâches ménagères finies, elle montait à la terrasse où elle restait tout l'après midi à noircir, en silence, les feuilles de ses cahiers d'une petite écriture appliquée. Elle n'écoutait pas la radio. Elle ne jouait pas avec sa sœur. Elle écrivait. Quelquefois, elle lisait ce qu'elle avait écrit à sa mère et celle-ci l'interrogeait au sujet d'un des personnages ou sur le sens d'un mot. Quelquefois, sur

le conseil de sa mère, elle changeait le destin du héros ou allégeait ses épreuves. Toutes deux éprouvaient beaucoup de plaisir à imaginer ces histoires et s'entraidaient à construire ce monde. La grand-mère, suspectant cette complicité, en informa le père qui, un jour, faisant irruption sur la terrasse, contrairement à son habitude, attrapa sa femme et sa fille en flagrant délit d'imagination. Il arracha le cahier de la main de Bahia et se mit à le lire.

« Où sont les autres cahiers », hurla-t-il ?

Médusées, Bahia et sa mère ne répondaient pas. Il poussa sa femme enceinte et traîna sa fille par les cheveux vers la porte, lui faisant dévaler les escaliers en hurlant. Il fit sauter le tiroir de son bureau et saisit tous les cahiers qui s'y trouvaient, en fit un tas dans le patio et y mit le feu. Comme Bahia se démenait pour sauver son trésor, il la poussa par terre puis piétinant sa tête, il lui écrasa le visage des talons. Hors d'haleine, il la jeta de toutes ses forces loin de sa vue, la déclarant maudite, il décida de la marier au premier venu.

Elle n'avait pas encore quinze ans que Bahia avait appris que se taire ou mourir, tel était le destin des femmes.

Emprisonnée dans sa chambre, le corps endolori par les coups paternels et le cœur meurtri par tant d'arbitraire cruauté, elle ne reconnaissait pas celui qui lui apprit les poèmes de Hugo et les chants d'Abdelawahab. Elle ne comprenait pas comment la main qui avait initié la sienne à écrire et à peindre pouvait devenir si dure pour la frapper, ni comment le pied de celui qui l'avait conduite sur les traces des romains et des carthaginois avait pu piétiner sa tête qu'auparavant il se plaisait à caresser. Elle prit des ciseaux et coupa ses belles tresses.

Je me touche la tête. Les bosses sont encore là. Je n'ai plus de tresses et Bahia est toujours enfouie dans mon crâne à échafauder des mondes inconnus et merveilleux pour échapper à la morosité de la vie et au malaise de l'être. Mes mots disent ses maux et toutes deux nous continuons à espérer la reconquête de la « légèreté de l'être. » Quelques fois, nous croyons toucher à ces mondes éthérés qui nous libéreront de la pesanteur. Souvent, nous sommes incapables de nommer ce qui est pourtant si évident tant le doigt crochu nous désigne. Et pourtant, nous sommes heureuses de pouvoir, grâce à ces mots que nous inventons au fil des jours, échapper au silence.



Chemseddoha Boraki, agrégée de Lettres Françaises est actuellement retraitée du Ministère de l'Éducation Nationale du Maroc et productrice de programmes à la Radio de son pays. Elle a publié de nombreux ouvrages, notamment sur la situation des femmes, animé de nombreuses émissions radio et participé à divers séminaires au Maroc, en Espagne, en Tunisie, en France. Elle est responsable du site www.medespacefemmes.com (avec le Réseau Espace de Citoyenneté et Imed). Elle fait de l'écriture une passion.